

Les Flammes de l'estran

Du même auteur :

Des pas sur le sable, Des rives, suites poétiques, 2002, *MFB Productions*

Le voyage du saumon, Le chemin du Nord, poèmes et récit de voyage, 2004, *L'Orée*

La mémoire embaumée, roman, 2006, *L'Orée*

L'insomnie des abeilles, roman, 2008, *L'Orée*

Un vent d'étoiles, saisons poétiques, 2009, *Edilivre, collection coup de cœur*

Le Secret de la buse, roman, 2010, *L'Orée*

De Brocéliande à l'océan, randonnées poétiques, 2011, *L'Orée – Prix Charles Le Quintrec 2011*

Le Courage du lièvre, roman, 2012, *L'Orée*

Les Confidences de l'arbre, poèmes et aquarelles, 2013, *L'Orée - Trophée Claude Monnet 2015 du Centre Européen pour la Promotion des Arts et des Lettres*

La Demande en mariage, nouvelle, 2013, *Editions du Bord du Lot*

L'Eden de sable, nouvelle parue dans le recueil collectif "Grain de sable 1", *Stéphane Batigne éditeur - 3^{ème} prix au concours de nouvelles Questembert littéraire 2013*

La Fontaine à la Jument, nouvelles, 2014, *L'Orée - 2^{ème} finaliste du prix Pierre Jakez Hélias 2015 de l'Association des Ecrivains Bretons*

Fleurs d'eau vive, poèmes et aquarelles, 2015, *L'Orée*

La Dentelle des Sureaux, roman, 2015, *Editions du Mot Passant*

La Soie des Coquelicots, roman, 2017, *Editions du Mot Passant*

Pour guide un pan du ciel, poèmes et aquarelles, 2017, *L'Orée*

Les Flammes de l'estran

Roman

Françoise BOIXIERE



L'Orée

Illustration de couverture :
Françoise Boixière

Conception de couverture :
Michel Fournier, Tél 06 62 76 97 32

www.l-oree.org

*L'Orée (Collection Suspense en Armor)
Belle Issue
22170 Plerneuf*

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

*ISBN : 979-10-94303-04-7
Dépôt légal : octobre 2017*

© L'Orée, 2017

Vagabondages
sur l'éstran

Voilà quelques années déjà que la promeneuse est installée près des grèves de Cesson et le spectacle de cette mer élastique qui se retire jusqu'à l'horizon la fascine toujours autant. Comme chaque jour, elle traverse l'estran à marée basse. Elle respire sa bouffée d'air quotidienne pour ne pas se faner comme une fleur dans le désert. Elle retire ses chaussures afin de sentir le sable mouillé se couler entre ses orteils. La sensation est si agréable qu'elle en soupire de plaisir.

Son compagnon, Edern, dit qu'elle est d'une sensualité animale. Ses origines orientales, peut-être. Avant d'atterrir ici, elle a vécu dans une oasis d'Irak, une île posée sur une mer de sable battue par le vent. Un paysage de rocs et d'étoiles où le regard se brûle. Elle a grandi à l'ombre des dattiers, dans le chant de papier des grandes palmes. Elles griffonnaient des notes secrètes sur un ciel presque blanc. Elles avaient une voix apaisante et profonde, la voix des ancêtres. Leur musique était si reposante qu'elle l'endormait. Maintenant, cette voix-là a volé en éclats. Mais elle n'aime pas penser à cette époque de sa vie. Se rappeler lui fait trop mal.

Elle patauge avec bonheur dans les flaques abandonnées par la marée. A cette heure matinale, l'eau encore froide enserre ses mollets dans un cercle de glace. Sous l'effet de la surprise, ses orteils se rétractent et tous ses poils se hérissent. La sensation est délicieuse. Elle passe au large des rochers couverts d'huîtres sauvages pour ne pas s'écorcher les pieds. Elle craint comme la peste la trahison des petites blessures qui ont vite fait de s'infecter. Un jour, en marchant sur un tesson de verre, elle s'est entaillée la plante des pieds. Pourtant, comme elle adore

marcher pieds nus, dehors comme dedans, sa peau est aussi dure que de la corne. Mais cette fois-là, sa carapace ne l'a pas protégée. Si la coupure était peu profonde, elle a mis des semaines à guérir. Elle a voulu l'ignorer et elle a omis de la nettoyer. Qu'est-ce qu'une petite coupure de rien du tout par rapport aux plaies béantes d'un corps criblé de balles ? Résultat : l'entaille s'est emplies de pus et son pied a doublé de volume. Ça lui apprendra à faire l'intéressante !

Edern l'a obligée à consulter le médecin qui l'a gavée d'antibiotiques, lui a posé un gros bandage et surtout, lui a interdit de marcher pendant des jours. Edern veillait au grain et elle a dû renoncer à ses randonnées quotidiennes, l'enfer ! Elle tournait dans la maison comme une lionne en cage, elle pleurait sans raison, elle ne supportait même plus la présence de son ami.

La nuit, des cauchemars récurrents lui volent son énergie. La chair broyée de son père, le ventre déchiré de sa mère, les pierres brisées retournées au désert, les troncs éclatés des palmiers plantés comme des crocs dans le soleil... son village décapité par des fous. La fuite en avant, le dénuement absolu, la crasse, la puanteur, la peur, la souffrance... Au réveil, un malaise obscur la poursuit. Elle ouvre toujours les yeux avec l'impression d'oublier l'essentiel : une épreuve encore plus terrible que tout le reste, une bombe qui, si elle éclatait au grand jour, soufflerait l'intégralité de son décor.

Alors, elle se dresse dans son lit en hurlant au milieu de ses ruines. Edern se précipite pour la calmer, tentant de la prendre dans ses bras mais elle le repousse avec violence. Elle est devenue invivable. Pourtant, il est resté. Ils ne

dorment jamais ensemble car il y a longtemps qu'elle ne supporte plus personne dans son lit. Son cœur est hérissé d'échardes et il va lui falloir du temps pour les arracher une à une.

La patience d'Edern la touche. Voilà quelques années, dans des circonstances dont elle ne se souvient plus très bien et qu'il esquive chaque fois qu'elle cherche à les évoquer, il lui a offert sa maison et son amour. Il ne lui pose jamais de questions. Il sait seulement qu'elle est Irakienne et qu'elle a vécu des horreurs. Il la laisse venir à lui sans la brusquer. Un jour, peut-être, elle aura le courage de poser sa douleur entre ses mains, mais ce moment n'est pas encore venu.

Elle aime bien ce paysage de sable et de vent. Il lui rappelle son désert, l'eau en plus. Ici, elle est omniprésente. Elle suinte du ciel, de la terre et de la roche, été comme hiver. Elle a tour à tour un goût de source et de larmes. Elle la sent ruisseler à travers tout son corps. Elle s'insinue sous sa peau et dans ses artères jusqu'au coin de ses yeux. Et là, elle déborde. Edern dit qu'elle devient une vraie Bretonne. Bientôt, elle aura de l'eau de mer dans les veines, comme les marins.

Chez elle, l'eau était rare et précieuse. Elle ne circulait pas dans les artères des hommes, elle se faufilait en catimini entre les berges d'une rivière presque toujours tarie. Elle se faisait prier, elle se perdait si loin dans les profondeurs de la terre qu'elle peinait à retrouver son chemin. Le vent sec étrillait parfois l'horizon jusqu'à l'os. Il brûlait les regards et emportait toute la chair du paysage. Il effaçait les nuances du vert pour laisser la place à l'ocre et au blanc. Il allait à l'essentiel et déshabillait les

âmes. On n'avait le choix qu'entre la soumission et la violence.

Elle habitait une terre de berceau d'humanité. Ne dit-on pas que la plus vieille civilisation du monde, Sumer, est née quelque part en Irak ? Là-bas, les hommes sont confrontés à leur vérité avec une âpreté qui les oblige soit à se dépasser, soit à se détruire. Aujourd'hui malheureusement, c'est la deuxième option qui prédomine.

Ici, l'humidité du vent charrie des brumes qui voilent les perspectives et les sentiments. Ici, la violence vient de la mer. C'est elle qui impose à l'homme le face-à-face avec lui-même, qu'il décide de l'affronter ou se contente de l'admirer. Elle a toujours pensé que le désert était le squelette des océans. Si on le fouillait, on en trouverait des preuves. On découvrirait des fossiles d'étoiles, des algues séchées, des carcasses de monstres marins et peut-être même des pensées primitives. Puisque la vie est née de la mer, il est possible que son enfance repose sous le sable, au fond du désert.

Quand elle aborde la plage du Valais, la marée commence à monter. Des langues mouillées lèchent à présent l'écaille des récifs. Les flaques salées où le ciel se noie se remplissent de crabes et de soupirs. Tout un pan de mer investit déjà l'estran, prédominance sournoise et programmée de l'eau sur le sable. Elle apporte avec elle une manne qui affole les oiseaux. Ils suivent à grands cris la vague nourricière, envolées de plumes portées par les courants. Edern lui a appris à les reconnaître. Elle a retenu les noms qui la font rêver. Elle discerne au loin une nuée de goélands, un bataillon de sternes, quelques courlis

cendrés et, un peu à l'écart, une poignée d'aigrettes garzettes, les échasses enfoncées dans un fouillis d'algues. Les espèces, aussi claniques que les humains, se croisent sans se mélanger. Chaque communauté respecte le territoire de l'autre. Leurs représentants échangent de temps en temps des coups de becs qui n'empêchent personne de profiter de l'aubaine. Les hommes devraient en prendre de la graine.

Maintenant, le vent accompagne le ressac dont le souffle occupe toute la baie. Il écume la côte comme un vieux pirate. Le sable mouillé luit sous un voile de lumière. Ici, le soleil est rarement direct. La plupart du temps, il infuse le paysage dans un bain de nuages qui, paradoxalement, le révèle au lieu de le masquer. Lui aussi va à l'essentiel. Pour voir, il suffit de scruter les ombres sans détourner le regard. Ce n'est pas si évident. Peu osent le faire car ce n'est pas sans risques. Chez elle, l'ombre protégeait de la fournaise et des mauvaises surprises. Ici, c'est tout le contraire, l'inattendu, bon ou mauvais, peut surgir à tout moment d'un recoin du décor. Il abrite aussi bien des fées que des sorcières, des chevaliers que des naufrageurs. C'est peut-être pour cette raison que certains nomment la Bretagne terre de légendes. Le mystère caché dans ses ombres donne corps aux mythes en stimulant l'imagination.

Elle grimpe sans ralentir l'escalier de granit qui relie l'estran au sentier des douaniers. Il longe une petite maison de pêcheur aux embrasures peintes en bleu. Sur le rebord d'une fenêtre, un géranium encore défleurie patiente dans un pot en grès. Un foisonnement de rosiers escalade une barrière. C'est joli, l'été, quand le rouge et le

rose des fleurs tiennent tête par beau temps aux différentes nuances de bleu : roi, outremer, turquoise... Elle aime ce contraste, il lui rappelle le choc de l'ocre et de l'indigo sous le soleil de son désert.

Le chemin rejoint l'esplanade bitumée où quelques bancs vides attendent les flâneurs. Au bout de la plage, une alignée de cabanons s'accroche à la falaise. Certains, montés sur pilotis, plongent leurs échasses dans les fourrés, comme les aigrettes garzettes dans les algues. Il paraît que des gens vivent à l'année dans ces minuscules logis faits de bric et de broc, à portée de vagues et de vent. Il y a quelque temps, ils ont dû se battre pour sauver leurs bicoques de la destruction. Elles étaient insalubres, insécurisées et nuisaient à l'esthétique du site, prétendait la municipalité. Elles faisaient tache dans le paysage. La levée de bouclier qu'a suscité la décision des élus les a vite dissuadés de passer à l'acte et depuis, plus personne n'en a reparlé.

Elle n'a pas bien compris la polémique à l'époque. Elle a vécu dans des baraques bien pires, où l'espace était si réduit qu'on pouvait à peine s'allonger, où le confort était inexistant, la promiscuité étouffante et la menace permanente. Personne n'y trouvait rien à redire. Si on avait rasé ces taudis, elle n'aurait pas bougé d'un cil. Dormir à la belle étoile, même dans la boue, sous la pluie et le vent d'hiver, n'aurait pas été pire. Edern avait beau essayer de lui expliquer la différence entre les deux situations, elle restait hermétique à ses arguments. Tout ce battage autour de la démolition de quelques cabanes lui semblait indécent.

Aujourd'hui, sa vision du monde s'est apaisée. Les cabanons font partie de son décor, elle les aime bien eux aussi. Elle peut même imaginer l'émotion de leurs occupants quand la tempête se déchaîne, aux changements de saisons. Le tête-à-tête avec les éléments, le chavirement du regard dans l'écume, la sensation du naufrage sans le danger. Elle est en sécurité depuis assez longtemps pour s'ouvrir de nouveau à l'imaginaire. La seule lutte pour la survie absorbe toute empathie. Elle laisse peu de place à ce qui rend l'homme humain : l'espoir, le rêve, la poésie...

Toujours pieds nus, elle arpente le bitume où des feuilles volantes font la course avec le vent. Les grains de sable échoués sur l'asphalte lui raclent les orteils mais la sensation n'est pas désagréable. D'ordinaire, à cette heure matinale, elle ne croise presque personne. De l'automne au printemps, l'estran lui appartient. Seuls l'été et ses jours à rallonge ramènent avant midi quelques promeneurs égarés : des gens du coin et de rares touristes, des amoureux de nature attirés par le chant secret de la baie, ses reflets lunaires et ses bancs d'oiseaux. Il faut dire que cette plage à perte de vue à marée basse n'est pas idéale pour le bronzage et les bains de mer.

Mais aujourd'hui, elle n'est pas seule. Deux silhouettes immobiles, assises à une table de pique-nique la regardent approcher. Un frisson désagréable lui parcourt l'échine. Les inconnus lui font peur, elle a perdu l'habitude des autres depuis longtemps. Le danger de la promiscuité lui a appris la méfiance jusqu'à l'écœurement. Elle fuit les rassemblements de masse et les grands magasins, laissant à Edern le soin de faire les courses, d'assister aux spectacles qui lui plaisent ou de prendre un verre au bar

avec ses amis. Une des rares fois où il a réussi à la traîner dans un lieu public, elle s'est sentie si mal qu'elle a fait une crise de panique. Il lui a fallu rassembler toute son énergie pour empêcher son ami de l'emmener aux urgences. La perspective de se retrouver coincée entre les murs d'une chambre d'hôpital avec juste un bout de ciel prisonnier d'une vitre, à la merci d'un psy qui aurait décortiqué son mal jusqu'au noyau, lui était insupportable. En un sens, l'affolement général lui a rendu service, il l'a forcée à activer tous ses ressorts de rejet pour lui permettre de se ressaisir à temps.

Elle n'accepte d'affronter ses semblables que pour les démarches administratives. Elle n'a pas le choix si elle veut exister aux yeux du peuple qui l'accueille. Elle ne peut pas continuer d'errer toute sa vie comme un fantôme. Mais les attentes interminables en compagnie de regards baissés, si semblables au sien, les tête-à-tête éprouvants avec des fonctionnaires pressés ou des travailleurs sociaux trop intrusifs tournent à chaque fois au cauchemar. Elle en revient irritable et brisée, l'âme rabotée jusqu'à la trame, fermée à l'échange pendant des jours. Et pourtant, Edern reste à ses côtés. Il attend sans se plaindre que le soleil se lève à nouveau dans ses yeux. Le réveil vient toujours de la baie, des reflets changeants sur l'estran, des envolées d'oiseaux qui captent la lumière. Alors, elle peut renaître et sourire comme avant.

A mesure qu'elle approche des deux intrus assis à la table de pique-nique, sa démarche se fait hésitante. La tentation de la fuite lui fourmille dans les jambes. Mais après tout, pourquoi serait-ce toujours à elle de fuir ? Un soupçon d'orgueil l'incite à presser le pas pour passer au

large le plus vite possible. Ignorer ce qui la perturbe lui semble à l'instant la meilleure façon de le faire disparaître. Une voix pointue brise net son élan.

- Bonjour Ira, tu es bien fière ce matin ! Tu ne me reconnais pas ?

La voix pointue appartient à une adolescente de quatorze ans, qu'elle croise souvent pendant ses balades. Ses rêveries angoissées la lui ont fait oublier. Pourtant, elle est l'un des rares humains qu'elle côtoie avec plaisir. Peut-être parce qu'elle est encore un être hybride, à cheval entre les possibles de l'enfance et les terrains vagues de l'adulte. La jeune fille chemine parfois en sa compagnie, avenante et volubile. Son bavardage ne trouble ni son silence ni les chants intimes de la nature. Il la divertit sans la détourner d'elle-même. Il s'inscrit dans la logique du paysage au même titre que le souffle de la mer ou le cri des oiseaux. Elle l'écoute lui raconter ses parents maraîchers, sa maison tournée vers le large sur les grèves de Langueux, ses balades à vélo sur les chemins râpés par le vent. L'adolescente avale des kilomètres de rivages et de landes sans efforts apparents. Elle navigue à terre en se mesurant aux nuages, petit capitaine au long cours coiffé d'une queue de cheval battant dans le dos.

Contrairement aux jeunes de son âge, elle préfère le grand air à la télé et aux jeux vidéo. Cette singularité, qui fait d'elle un être à part, les rapproche. Mais ce qui plaît surtout à la promeneuse, c'est sa discrétion. L'adolescente se contente de lui parler de sa propre vie sans jamais lui poser de questions, comme si elle devinait la profondeur de ses blessures, comme si elle se doutait qu'un simple frôlement peut infecter une plaie. Elle ne cherche pas à

savoir d'où elle vient, les douleurs qu'elle a traversées, la route qu'il lui reste à parcourir.

L'adolescente est venue naturellement vers la promeneuse un matin de printemps comme celui-ci. Ce jour-là aussi, le vent chahutait les nuages et sous son étrille, la mer faisait le gros dos. Elle charriait de ses profondeurs des reflets d'argent qu'elle abandonnait sur le sable avant de les reprendre d'un coup de vague. Personne ne pouvait s'accaparer ses trésors, elle ne les offrait qu'au plaisir de la vue. L'adolescente a surgi de nulle part et a rejoint la promeneuse au bout de l'éstran en poussant à la main un vélo trop grand pour elle. Elle l'a abordée comme si elles se connaissaient depuis toujours.

- C'est beau ce spectacle, hein ? On se sent bien ici. Les gens croient que le gris est monotone. Du coup, ils ne sortent pas de chez eux quand il fait ce temps-là. Quelle bande de crétins ! Regarde comme ça brille sur la mer et sur la plage. On dirait une boîte à bijoux ! C'est joli et ça change tout le temps. Rien de plus vivant ! Je te vois souvent te promener par ici. Je peux marcher un peu avec toi ?

Sans même y penser, la promeneuse a hoché la tête en signe d'assentiment. Cette présence lui semblait si évidente qu'il ne lui serait pas venu à l'idée de la repousser. Elle était peut-être un cadeau du ciel, une de ces créatures improbables envoyées aux âmes errantes pour balayer leurs cendres.

- Je m'appelle Morgane, et toi ?

- Ira.

- Ira, c'est pas un nom d'ici, mais c'est joli quand même. T'iras loin Ira, à marcher comme ça.

Ravie de sa plaisanterie, Morgane éclata d'un rire perlé qui roula sur le sable avec les cailloux. L'air interloqué d'Ira ajoutant encore à sa gaieté, elle se tenait les côtes, des larmes de joie accrochées à ses cils.

- Fais pas cette tête-là, on dirait un lapin dans les phares d'une voiture !

Ira la dévisagea quelques secondes sans comprendre puis, sa maîtrise de la langue lui permettant enfin de saisir le jeu de mots, elle pouffa à son tour. Son propre rire la surprit. Elle ne l'avait pas entendu depuis si longtemps ! Il ressemblait au cri rouillé des goélands quand ils se disputent les trésors de la baie.

C'est ainsi que Morgane est entrée dans la vie d'Ira. Depuis, à chaque fois qu'elle traîne dans les parages, l'adolescente accompagne la promeneuse un bout de chemin. Elle lui parle de son univers, écoute ses silences et elles rient ensemble. Elles ne se voient pas tous les jours, évidemment, seulement pendant les vacances, quand les parents de Morgane la laissent vagabonder à sa guise. Ira ne connaît son décor qu'à travers ses mots, mais il lui est devenu si familier qu'elle a l'impression d'y avoir grandi.

Jusqu'à aujourd'hui, Morgane était toujours seule. Elle a confié à Ira qu'elle était fille unique et qu'elle n'avait pas de véritable ami, à part elle. Et là voilà en compagnie d'un inconnu. La promeneuse n'a jamais vu l'adolescent d'une quinzaine d'années assis à ses côtés. D'où peut-il bien sortir ? Son teint sombre, qui contraste avec la peau semée d'éphélides de sa compagne, l'interpelle aussitôt. Le vacillement apeuré dans son regard ne lui laisse aucun doute sur sa provenance. C'est un réfugié, comme elle. Peu importe qu'il vienne de Syrie, d'Afghanistan ou d'Irak, il a

suivi les mêmes couloirs de détresse. Elle reconnaît en lui un compagnon d'infortune, une âme consumée par la violence subie. Elle devrait tendre la main à ce petit frère de misère échoué avec la marée. Mais une colère incontrôlée monte peu à peu en elle. Sa présence la ramène à ses brûlures, elle lui enfonce à nouveau la tête dans le sable. Elle se sent trahie. Elle n'aurait jamais cru Morgane capable de la blesser autant.

Bien décidée à passer son chemin, Ira leur jette de loin un « bonjour » renfrogné. Quelques gouttes de pluie commencent à griffer la plage, un de ces crachins obstinés qui s'insinuent jusqu'aux os. La première fois qu'elle a vu ce prodige étrange, un nuage trop lourd échoué sur la terre, la promeneuse a cru à l'imminence d'une catastrophe. Jamais le soleil ne parviendrait à dissiper ce nuage tombé si loin du ciel. Les hommes étaient condamnés à vivre dans la grisaille, sans espoir de revoir un jour la lumière. Si sa mine effarée avait amusé Ederne, il n'en laissa rien paraître. Il lui expliqua le phénomène avec sa patience ordinaire, une main légère posée sur son épaule. Sa répulsion pour les contacts physiques l'incita à se dégager vivement, mais les précisions l'avaient rassurée. Elle le gratifia d'un pauvre sourire pour tenter d'effacer la peine dans ses yeux et ils continuèrent de marcher côte à côte en silence, sans jamais se toucher.

Depuis, Ira s'est habituée à la bruine, elle lui paraît même nécessaire. Sous sa couverture humide, le paysage se régénère, la nature peaufine ses attraits pour mieux les révéler ensuite au regard et les sentiments humains s'arrondissent, évitant ainsi la rupture brutale des soleils trop tranchés. La brume l'apaise, elle aime son opa-

lescence. Mais elle aime aussi le moment précis où elle se déchire pour libérer la lumière. Elle se sent alors purifiée. Dommage que cette impression dure si peu de temps !

Aujourd'hui, la contrariété prime sur l'apaisement et elle ne pense plus qu'à rentrer chez elle pour s'abriter des pluies acides de sa mémoire. La voix de Morgane la harponne à l'instant où elle leur tourne le dos.

- Attends Ira, je voudrais te présenter Arman. C'est un réfugié afghan hébergé à l'AFPA de Langueux. J'y vais de temps en temps avec ma mère pour donner un coup de main. Elle fait partie d'une association humanitaire. Ces gens n'ont plus rien et ici, beaucoup de personnes les rejettent parce qu'ils les prennent pour des terroristes. Ma mère est croyante, elle dit qu'il faut les aider par charité chrétienne. Moi, j'ai été touchée par Arman. Il n'est pas beaucoup plus vieux que moi, tu te rends compte ? A ma demande, maman a accepté de l'accueillir quelques jours chez nous pour faire connaissance. Mais il ne parle pas un mot de français et on n'arrive pas à comprendre ce qu'il cherche à nous dire. Jusqu'ici il était plutôt calme et voilà que depuis ce matin, il se comporte de façon bizarre. Il est très agité et on ne sait pas pourquoi. Toi qui vis ici depuis un bout de temps et qui parles bien notre langue maintenant, tu pourrais peut-être nous aider...

Le regard d'Ira glisse de Morgane à Arman sans parvenir à se fixer. Tendre la main est au-dessus de ses forces. Est-ce que quelqu'un lui a tendu la main, à elle, le jour où... ? Où quoi exactement, impossible de s'en rappeler... Si, Edern, bien sûr, elle n'a pas le droit de l'oublier. Mais Edern l'a secourue par amour, pas par

charité. Se découvrir dans le reflet meurtri de cet adolescent lui est impossible, elle n'y survivrait pas.

- Non, je ne peux pas... Il... il est Afghan et moi Irakienne, nous ne parlons pas la même langue.

Ses arguments sonnent aussi faux que sa voix. Malgré leurs différences linguistiques, il parle forcément quelques mots d'arabe ou quelques mots d'anglais. La gestuelle du corps et la gémellité de leurs vécus auraient fait le reste. Elle ne supporte plus l'air hébété des deux adolescents et elle s'enfuit sans demander son reste, leur regard déçu planté dans son dos. Longtemps, elle sent le poing impuissant de ce regard cogner contre les battants de son cœur. Mais elle est incapable de faire demi-tour. La pluie et le vent se renforcent. A présent, ils la poussent en avant avec une rage contre laquelle elle ne peut pas lutter.